



*Jean-Claude Moireau*

# JEANNE MOREAU L'INSOUMISE

BIOGRAPHIE

Flammarion

Extrait de la publication

Jean-Claude Moireau

# JEANNE MOREAU

## L'INSOUMISE

Malle, Antonioni, Truffaut, Losey, Welles, Demy, Buñuel, mais aussi Duras, Blier, Téchiné, Kazan, Fassbinder et puis Wenders, Angelopoulos... Elle a travaillé avec les plus grands cinéastes, mais son itinéraire d'actrice ne saurait se résumer à une suite de noms et de titres prestigieux.

Femme libre, Jeanne Moreau est exigeante, passionnée, anticonformiste. Le secret de son extraordinaire énergie ? Un éveil permanent, une curiosité sans limites. Inlassable exploratrice de la nature humaine, jusque dans ses zones d'ombre et de mystère, elle imprime sa marque à tout ce qu'elle entreprend, théâtre, cinéma, chanson...

Son insoumission fait écho à beaucoup des personnages qu'elle a incarnés, mais aussi au caractère rebelle qu'elle manifesta dès l'enfance. Comme personne, elle a su s'affranchir du temps qui passe et continue d'être du côté de la jeunesse et de ses élans.

C'est le tourbillon d'une vie que nous propose ici celui que Jeanne Moreau se plaît souvent à présenter comme son « autobiographe » et dont elle apprécie la fidélité en amitié et la singularité.

*Homme d'images, photographe de plateau, Jean-Claude Moireau a déjà marqué de sa présence le tournage de plus de cinquante longs-métrages, notamment ceux de François Ozon. En 2002, il a lui-même réalisé Signe d'hiver, un court-métrage interprété par Marie Rousseau, Cyrille Thouvenin et Zouzou.*

Flammarion

Extrait de la publication

# Jeanne Moreau, l'insoumise



Jean-Claude Moireau

# Jeanne Moreau, l'insoumise

Flammarion

© Flammarion, 2011.  
ISBN : 978-2-0812-5165-6

*« L'amour que j'éprouve dans la vie, mes déchirements, mon bonheur, tout passe dans mes films, s'y intègre. Quand je vois un film après l'avoir fait, j'y reconnais ma vie. »*

Jeanne MOREAU  
Propos rapporté par Marguerite Duras<sup>1</sup>

*« La femme est passionnée, l'actrice est passionnante. Chaque fois que je l'imagine à distance, je ne la vois pas lisant un journal mais un livre, car Jeanne Moreau ne fait pas penser au flirt mais à l'amour. À l'opposé de tant d'acteurs et d'actrices qui ne parviennent à jouer qu'à travers conflits et tensions au point de confondre parfois la concentration et les camps de sinistre mémoire, Jeanne Moreau est à son meilleur dans une ambiance de travail rieuse et tendre qu'elle contribue à créer et qu'elle aide à préserver même quand il s'agit de projeter des émotions fortes. Générosité, ardeur, complicité, compréhension de la fragilité humaine, tout cela peut se lire sur l'écran quand Jeanne Moreau joue. À l'intérieur de mes vingt ans de cinéma, le tournage de Jules et Jim, grâce à Jeanne Moreau, reste un souvenir lumineux, le plus lumineux<sup>2</sup>. »*

François TRUFFAUT  
Paris, le 7 septembre 1981

*« Ce qui m'a frappé chez elle n'est sans doute que l'une des tonalités de son registre, car souvent nous recherchons chez l'autre les notes qui nous aideront à composer notre propre mélodie<sup>3</sup>. »*

Patrick MODIANO  
Décembre 1986





## AVANT-PROPOS

Il y avait bien eu ces petits calendriers 1962 ou 1963 que la plus jeune de nos tantes nous avait distribués à mes frères et à moi, et sur chacun desquels s'affichait un sourire éclatant et coloré : Brigitte Bardot, Claudia Cardinale... Autant que je me souviens, m'était revenu celui de Jeanne Moreau. Puis il y a eu ce soir où nous sommes allés en famille à l'Éden Cinéma de Louhans voir *Viva Maria!* Mais que s'est-il passé ? Erreur de date ? Changement de programme ? On eut droit à *L'Énigme du serpent noir*. Mes frères avaient apprécié. Moi, j'étais déçu.

Mais le vrai déclic s'est produit, je pense, l'année de mes douze ans, au cours d'une soirée chez des amis de nos parents. Leurs filles et nous étions relégués à la cuisine où trônait le poste de télévision. J'ai été tout de suite attiré par les images du film qui venait de commencer : plan rapproché d'une femme qui parlait au téléphone dans une nuit urbaine. *Ascenseur pour l'échafaud*, évidemment. Je ne me rappelle pas en avoir vu la fin. Sans doute un adulte entré dans la pièce a-t-il éteint après s'être aperçu qu'il y avait le carré blanc. En tout cas, je suis à peu près sûr que Jeanne Moreau, vedette de ce film du dimanche soir, faisait la couverture du *Télé 7 Jours*, que je me suis empressé de consulter.

Quelques lignes ont suffi pour que j'établisse le lien avec une photo d'elle aux côtés de Burt Lancaster dans *Le Train*, remarquée sur les murs du cinéma La Palette à Tournus, peu après

## *Jeanne Moreau, l'insoumise*

mon entrée en sixième. Il est vrai que j'avais aussi identifié sa voix comme étant celle de l'interprète du *Tourbillon* et de *J'ai la mémoire qui flanche*.

Au lycée, j'étais vite devenu l'un des piliers du ciné-club, qui m'aura fait connaître des films de Nicholas Ray, Howard Hawks et Buster Keaton, de Buñuel, de Risi, Rossellini et Visconti, d'Eisenstein, Wajda, Jancsó. Le cinéma pour cinéphiles dans toute sa splendeur. Mais assez peu de films français, et sans doute ceux qu'on aurait pu découvrir avec Jeanne étaient-ils interdits aux moins de dix-huit ans.

En pleine explosion musicale des sixties, je me suis passionné très tôt pour des idoles de la chanson et des groupes anglais : Françoise Hardy et les Rolling Stones en tête, mais me fascinaient aussi, hors mode, les yeux et la voix de Marie Laforêt.

Quatorze ans en 1968, cela signifiait une crise d'adolescence en partie volée, puisque la société tout entière ou presque était en révolte. Mais nous sommes restés un certain temps sous influence : les années soixante-dix s'ouvraient sur l'ailleurs. Amsterdam, Londres... Combien d'aventures parfois décidées sur-le-champ, sans se soucier de la saison ni même de la destination ! Combien de grèves et de manifs pendant ces années de fac où le travail ne commençait sérieusement qu'à l'approche des examens (géographe, je touchais pourtant à la photographie) ! Combien de soirées à refaire le monde en écoutant Leonard Cohen et Cat Stevens ! Et de temps à autre un concert : ainsi je me rappelle être allé à Lyon en stop pour voir les Pink Floyd (deux cents kilomètres miraculeusement parcourus par temps de neige), accompagné d'une étudiante en psycho qui portait un manteau afghan et que je ne connaissais pas une heure auparavant.

Ainsi, je n'ai pas toujours été d'une fidélité absolue à Jeanne Moreau. Et pourtant côté cinéma, c'était la boulimie : des films de tous les genres, de toutes provenances, de toutes époques. Mais je

## Avant-propos

n'avais pas encore vu ceux qui lui offraient ses plus grands rôles. Je découvrais alors les œuvres des cinéastes qui allaient devenir pour moi « de prédilection », au premier rang desquels, quoique si différents, Antonioni et Rohmer, puis Alain Tanner et Marco Ferreri (jamais je n'ai vu autant de fois un film que *La Salamandre* et *La Grande Bouffé*), Rivette aussi puisque ma cote d'amour allait à ses interprètes fétiches : Bulle Ogier, Juliet Berto. Ayant fréquenté quantité de festivals, j'ai encore en mémoire l'audace et la différence à Digne (où venaient Duras et Garrel), l'ouverture, la richesse des rencontres et de l'échange à Valence, La Rochelle, Poitiers qui m'ont offert tout ce que le cinéma pouvait proposer de meilleur. Sans oublier que je fis connaissance à la même époque avec ce qui fut et restera ma rencontre littéraire la plus marquante : *À la recherche du temps perdu*.

Pourtant, j'ai passé quelques jours d'un printemps d'alors dans ma ville natale, Annecy. Je savais que Jeanne y avait tourné quelques mois plus tôt un film de Philippe de Broca, *Chère Louise*. Un peu comme pour y retrouver des traces de son passage, j'ai flâné longuement sur les bords du lac, près du pont des Amours et de l'île aux Cygnes. Mais je ne vis le film ni dans l'immédiat, ni sur grand écran : certes, il n'eut pas bonne presse à Cannes et sa sortie en a souffert. Quand même, cela me semble aujourd'hui incroyable de ne pas avoir tout fait pour le voir.

1975 : c'est mon premier Festival de Cannes. Jeanne préside le jury mais elle est aussi l'actrice principale de *Souvenirs d'en France*, sélectionné par la Quinzaine des Réalistes. Je parviens à assister à la projection. « Elle » est dans la salle et je ne l'aperçois même pas ! Il m'aura fallu attendre le 6 mars 1976, rendez-vous avait été pris longtemps à l'avance, pour effectuer le trajet Dijon-Paris en compagnie de trois amies à bord de ma 4 L et voir enfin Jeanne Moreau dans la soirée, sur la scène d'un théâtre où elle interprète *Lulu*. Magnifique.

Deux ou trois ans plus tard, à Cannes encore. Je suis assis dans le hall du Carlton à parcourir le programme du jour. Personne à

## *Jeanne Moreau, l'insoumise*

cette heure chaude où la plupart des festivaliers sont dans les salles ou à la terrasse d'un restaurant. Lorsque je relève la tête, je découvre, allant à la rencontre l'un de l'autre, se tendant déjà les bras pour s'étreindre, Gérard Depardieu et Jeanne Moreau ! Comme le plan parfaitement réglé d'un film dont je serai à jamais l'unique témoin muet. Plaisir d'avoir assisté à une scène inédite, privilège d'avoir été là au bon moment, seul, invisible et présent. La pensée m'a rapidement traversé l'esprit qu'un jour viendrait où moi aussi... Et les chemins de traverse valent parfois les grandes routes.

Au début des années quatre-vingt, j'ai senti des ailes me pousser. Toujours des voyages, de plus en plus d'images. Pour sa langue, pour la beauté, la modernité et la variété de son cinéma à l'époque bénie des années soixante, ma préférence va à l'Italie et à toutes ses villes. Puis il y eut ma rencontre passionnante et passionnelle avec l'Espagne. Imprégné des ambiances de *La Marge* de Pieyre de Mandiargues, je découvre Barcelone. Une énergie incroyable, une liberté que d'aucuns auraient du mal à imaginer de nos jours, une générosité et une vitalité sur le plan artistique alors inconnues de moi. Jamais je n'aurai autant photographié une ville, autant déambulé dans ses rues grouillantes de couleurs, d'odeurs, de saveurs. La veille de mon retour, je rencontre un acteur de la compagnie de théâtre Dagoll Dagom. Il incarne aussitôt à mes yeux le bonheur que l'on peut avoir à faire ce que l'on aime et à aimer ce que l'on fait. Et c'est loin d'être mon cas, moi qui suis prof d'histoire-géographie depuis quatre ans et n'ai jamais éprouvé la moindre impression de vocation. J'ai marqué d'une pierre blanche ce jour du 7 septembre 1981 où j'ai exprimé clairement à quelqu'un mon intérêt toujours plus fort pour un certain cinéma, ses visages, ses voix, Jeanne Moreau. Ce sera une vraie jubilation quand, à la publication de mon livre dans sa première édition, je m'apercevrai que le texte de François Truffaut inscrit en exergue est daté du 7 septembre 1981.

1983. Ayant décidé de mettre fin à mes fonctions dans l'Éducation nationale, je me retrouve face à plusieurs choix : une thèse

## *Avant-propos*

à Rome, la vie en Catalogne. Ce sera finalement Paris, « la ville du cinéma », où j'arrive début octobre. Je termine l'année dans mon minuscule studio d'où l'on aperçoit la butte Montmartre. Une chaîne de télé diffuse après minuit un film dans lequel Jeanne Moreau tient un petit rôle. Je le regarde et choisis symboliquement de prendre les toutes premières notes pour le livre à venir. Nous sommes le 1<sup>er</sup> janvier 1984.

Le 1<sup>er</sup> juin à 17 heures 30, j'ai rendez-vous avec elle, chez elle. Entre-temps, je me suis attaché à rassembler quantité de documents (articles de presse, photographies, critiques, entretiens), sûr de l'importance de cette recherche avant de la rencontrer en personne et de lui soumettre mon projet, car évidemment il n'était pas question d'entreprendre quoi que ce soit sans son assentiment. Allait-elle accepter le principe de cet ouvrage ? Et si quelqu'un travaillait déjà sur le sujet ?

Le trac s'empare de moi dès lors que je traverse le pont de l'Alma, et s'accroît quand je monte l'escalier menant à son appartement de la rue de l'Université. Elle m'accueille avec ce sourire que je lui connais maintenant si bien. Je remarque qu'elle est vêtue de noir (on dit parfois que porter cette couleur maintient autrui à une certaine distance). Je suis sensible à l'harmonie parfaite qui règne autour d'elle : par la fenêtre ouverte sur une cour ombragée, entre dans la chambre une douce lumière annonciatrice de l'été ; un chat ondule en traversant une avancée de toit.

Au bout de quelques minutes pendant lesquelles j'ai la sensation d'être littéralement sondé par le plus magnétique des regards, ma peur s'évanouit d'un coup. Je ne sais plus exactement de quoi nous avons parlé. Je me souviens avoir dit quelque chose comme : « On ne peut pas continuer à tourner sans fin autour de ce qui nous passionne. Il y a des moments, dans la vie, où il faut oser et se lancer. » À son tour elle m'annonce être alors très intéressée par tout ce qui est « métamorphose ». Sans qu'elle ne dise oui ni non à mon projet, je ressens une sorte d'accord tacite : elle me donne son feu vert. Quelques minutes encore et elle me

## Jeanne Moreau, *l'insoumise*

laisse entendre que toutes ses photographies, rassemblées dans une malle, sont à ma disposition. Une confiance immédiate, entière, toujours renouvelée, dont je ne suis pas encore revenu...

Le temps, les voyages et le partage (de nourritures, de lectures, de films) ont scellé entre nous une amitié indéfectible, mais je n'ai pas oublié les hasards magnifiques, les coïncidences extraordinaires qui ont entouré ma rencontre avec Jeanne et mon travail sur son parcours d'actrice. Tout cela me laissant parfois penser que j'ai été choisi autant que j'ai choisi.

Au cours de ma période d'écriture, j'ai cherché à visionner tous ses films, je souhaitais n'en exclure aucun, elle-même aimant répéter que « dans une vie, tout est important ». Ainsi, après les possibilités que m'offrait Paris, me suis-je rendu dans différentes cinémathèques (Bruxelles, Lausanne, Montréal), ainsi suis-je allé spécialement voir des films en Angleterre, en Italie, aux États-Unis. Jusqu'à ce que, hormis *The Deep*, l'inachevé invisible d'Orson Welles, il ne me reste plus qu'un seul film à visionner. Son titre ? *Jusqu'au dernier* ! Je croyais devoir y renoncer lorsque je pus en localiser une copie aux Archives du Film à Bois-d'Arcy et le découvrir là-bas.

D'emblée, j'ai souhaité évoquer Jeanne de façon indirecte, non seulement par pudeur, par respect, mais aussi par souci d'exactitude : un artiste n'est-il pas présent, mieux que partout ailleurs, dans l'expression de son art ? Je trouvais par exemple plus intéressant de dégager les liens qui existent entre les différents personnages qu'elle a incarnés plutôt que de détailler des événements de sa vie personnelle. J'avais l'intention de partir à la découverte de Jeanne Moreau par le biais de ses créations, sans forcément établir toute une hiérarchie entre les films et les distinguer par des jugements de valeur (qui de toute façon se modifient avec le temps). Il m'importait, enfin et surtout, de rester le plus souvent possible dans la situation du spectateur ému par les images de l'écran. Jamais il n'a été question de poser entre elle et moi un appareil enregistreur et de procéder selon la formule classique de l'interview. Quand nous nous voyions, nous évitions presque

## *Avant-propos*

d'aborder le sujet du livre. Je savais que Jeanne n'aime pas particulièrement regarder en arrière, s'arrêter sur son passé et l'évaluer. Je savais aussi et je sais encore qu'en me faisant confiance et en me gratifiant de son amitié, elle m'a donné l'essentiel.

Avec ce nouvel ouvrage, je lui exprime ma profonde reconnaissance.





## PROLOGUE

« Mon passé, je le porte en moi, je suis mon passé... » En une phrase, Jeanne Moreau a tout dit : l'importance qu'elle accorde à chaque instant de l'existence, sa conviction qu'au-delà des années les choses ont un prolongement. Si l'essentiel est à ses yeux le présent, elle fait aussi du temps son allié. Ses maîtres mots sont énergie, curiosité, passion, liberté. Artiste infatigable, elle a choisi pour créer le plus insaisissable des matériaux, l'existence, dont elle se nourrit sans cesse et tire sa substance. Avec ardeur et diligence, elle a tissé une toile à son image : étonnante de cohérence et de précision ; mystérieuse aussi, sans exclure la contradiction. Dérouler le fil qui porte les traces de toute son activité permet de suivre cette ligne dont parlait Jean Cocteau : la permanence de la personnalité, une note continue, le style de l'âme.

Une étude attentive de son travail suffit pour qu'apparaisse en filigrane sa vie même, son destin.

Il se trouve que dès sa naissance, le 23 janvier 1928, Jeanne Moreau est marquée par la dualité. Son père, Anatole Désiré Moreau, était originaire de Mazirat, petite commune rurale de l'Allier, tandis que sa mère, Kathleen Sarah Buckley, avait grandi sur la côte du Lancashire, où les hommes vivaient de la pêche. La France et l'Angleterre, la terre et la mer. C'est à Paris que leur

## Jeanne Moreau, *l'insoumise*

rencontre eut lieu, en 1927. Kathleen était danseuse dans la troupe des Tiller Girls, qui se produisaient aux Folies-Bergère et accompagnaient la revue de Joséphine Baker. Anatole tenait avec son frère Arsène un célèbre restaurant de nuit qu'ils avaient créé rue Mansart, la Cloche d'Or.

Bien que née à Paris, Jeanne passa pourtant une grande partie de son enfance à Vichy, où ses parents avaient repris l'Hôtel de l'Entente. La plupart des photographies de ses premières années (on la reconnaît facilement à son large front, son regard profond, sa bouche bien dessinée) montrent un visage expressif et déjà adulte, empreint de cette sorte de gravité propre à certains enfants. À neuf ans, elle connut de violents chocs émotionnels : la mort de son oncle Arsène, la naissance de sa petite sœur, Michelle. En 1938 eut lieu le retour à Paris, à la suite d'une faillite résultant de mauvaises affaires. Ce fut de nouveau la rue Mansart, le quartier de Pigalle et de la place Blanche, mais les conditions avaient changé : l'appartement se composait désormais de deux chambres et une cuisine au cinquième étage d'un hôtel meublé.

« La force mystérieuse des mots m'a frappée dès l'enfance se souvient Jeanne. Inconsciemment déjà, j'avais la certitude que l'inexactitude, l'approximation débouchaient vite sur le jugement hâtif, l'injustice, l'étroitesse d'esprit et un horizon limité. J'étais exaltée par la perspective immense de la vie, la mienne et celle des autres confondues, et quand je découvris la géographie sur un vieil atlas, l'énormité de la tâche qui s'offrait à ma curiosité m'a terrassée, d'où ma recherche compulsive de tout ce qui était imprimé<sup>1</sup>. » Un désir de lire d'autant plus violent qu'il était difficile à satisfaire car interdit : il n'y avait pas de livres à la maison ! Jeanne reprendra souvent à son compte le titre de l'essai de Valéry Larbaud, *Ce vice impuni, la lecture*.

Sa chance fut en fait d'avoir une santé délicate : « Ces fièvres brûlantes, ces maux spectaculaires me donnèrent droit à tous les hebdomadaires (*Lisette, Fillette, Suzette*), aux livres d'images (*Lili et son cousin Paul, Bécassine*) et puis, miracle, tous les volumes de la comtesse de Ségur étaient sur une petite étagère nouvellement

## Prologue

installée. Les potions imbuables, les piqûres douloureuses supportées avec un stoïcisme enivrant me donnèrent droit, enfin, aux *Contes et Légendes* de tous les pays, j'avais déjà épuisé les *Contes de Grimm* et les *Contes de Perrault*. » Suivirent *L'Illiade* et *L'Odyssée*, puis les grandes œuvres romanesques : elle fit très tôt connaissance avec les œuvres de Victor Hugo, Walter Scott, Balzac, Flaubert, Stendhal, Zola. Pour lui avoir révélé le monde de la sensualité et sa violence, certaines pages de *La Faute de l'abbé Mouret* la secouèrent au point de lui provoquer des insomnies.

En revanche, même si son oncle l'avait quelquefois emmenée au cinéma lorsqu'elle était petite, longtemps la connaissance que Jeanne eut du septième art se limita à la bande sonore des films projetés dans la salle la plus proche, rue Blanche : ainsi étaient parvenues jusqu'à ses oreilles les voix d'Yvonne Printemps et de Pierre Fresnay dans *Adrienne Lecouvreur*. Par la suite, la découverte sur l'écran de *La Bête humaine* devait lui faire très forte impression : « J'ai été tellement terrifiée, se rappelle-t-elle, que pendant toute la projection, j'ai dévoré mes gants de laine rouge dont la couleur a déteint. Je suis sortie le visage comme barbouillé de sang clair... »

Enfant, elle avait d'abord voulu devenir violoniste, puis danseuse, puis religieuse. Le destin en a décidé autrement. Un jeudi après-midi du mois de mars 1944, elle accompagne trois amies du lycée Edgar-Quinet à une représentation de *l'Antigone* d'Anouilh, au Théâtre de l'Atelier, c'est le coup de foudre. Un souvenir qui s'est gravé en elle à jamais :

« Quand j'entendis Antigone dire à Créon :

*« Vous me dégoûtez tous avec votre bonheur ! Avec votre vie qu'il faut aimer coûte que coûte. Moi je veux tout, tout de suite, et que ce soit entier, ou alors je refuse ! Je ne veux pas être modeste, moi, et me contenter d'un petit morceau si j'ai été bien sage. Je veux être sûre de tout aujourd'hui et que cela soit aussi bien que quand j'étais petite, ou mourir ! »*

## *Jeanne Moreau, l'insoumise*

« Ce fut l'éblouissement : l'éblouissement de la vocation. L'intransigeante, la rebelle, à résister aux dieux, à proférer pour ceux qui n'osaient pas, ne pouvaient pas, ce devait être moi. Mon choix était fait. J'avais seize ans. »

Au trouble extrême de l'exaltation s'ajoutait le plaisir de la transgression, car son père avait absolument proscrit tous les spectacles. Très vite Jeanne prit goût à mener une double vie. Elle retrouvait le lieu magique dans la clandestinité des matinées, après avoir pris soin de s'inscrire à des cours qui lui servaient d'alibi.

Au Théâtre des Mathurins, elle découvrit *Le Voyage de Thésée*, de Georges Neveux et s'aventura cette fois jusqu'aux loges : approcher les comédiens, particulièrement Maria Casarès, la mit dans un incroyable état d'excitation. « La joie folle de la Libération fut presque éclipsée » rapporte-t-elle aussi, parce qu'elle venait alors de découvrir *Phèdre* à la Comédie-Française avec Marie Bell, toute vêtue de rouge. Elle ne devait jamais oublier ses vers sublimes murmurés à Hippolyte :

*Oui, Prince, je languis, je brûle pour Thésée,  
Je l'aime non point tel que l'ont vu les Enfers,  
Vologe adorateur de mille objets divers  
Qui va au dieu des morts déshonorer la couche,  
Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,  
Charmant, jeune, traînant les cœurs après soi,  
Tel qu'on dépeint nos dieux ou tel que je vous vois.*

« C'est ce que je voulais faire, confie-t-elle en évoquant ses débuts, je voulais vivre la passion dans ce qu'elle a de plus absolu. Je voulais être ailleurs, dans la lumière, vivre dans un autre monde... »

Douée d'une mémoire remarquable, Jeanne a toujours été sensible à la musique et au mystère de la poésie : « Et s'il était à refaire, je referais ce chemin... » Ces vers de Louis Aragon qu'elle récita au

*Jeanne Moreau, l'insoumise*

Renaissance.....	199
L'art de servir.....	207
Sortilèges .....	215
À l'écoute du monde.....	225
Transmission (de pensées) .....	237
Histoire (s).....	249
Appétit .....	261
Littératures .....	275
Envergure .....	285
Interférences .....	297
Épilogue .....	309
<i>Notes</i> .....	315
<i>Quelques repères dans le temps</i> .....	331
<i>Au théâtre</i> .....	339
<i>Les films</i> .....	351
<i>Fictions pour la télévision</i> .....	393
<i>Collaborations diverses (documentaires, voix off, films d'art...)</i>	401
<i>Autour de Jeanne Moreau</i> .....	407
<i>Discographie</i> .....	411
<i>Quelques ouvrages</i> ... ..	417
<i>Remerciements</i> .....	419

Mise en page par Meta-systems  
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01ELKN000337.N001  
Dépôt légal : janvier 2011